

L'alternative

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.

La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. Une affiche illustrée de style Art déco, vantant les plaisirs de vacances en bord de mer, l'avait tétanisée. Sur toute sa largeur s'étalait une plage de sable blanc parsemée de rectangles colorés symbolisant des serviettes de bain. Dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, quelques silhouettes se détachaient d'une mer d'un bleu turquoise soutenu tandis que dans un ciel d'azur volaient quelques oiseaux aux ailes démesurées. Sur l'horizon se détachaient des spinnakers gonflés à l'extrême. Du fond de sa mémoire, Gisèle sentit monter en elle, lentement, l'odeur saline, le murmure des vagues et les cris stridents des oiseaux.

Les trois amies s'étaient connues l'année de leurs douze ans. La coïncidence d'un séjour thermal et la passion des trois jeunes filles pour la collecte des coquillages les avaient fait se rencontrer sur cette plage de Berck pourtant longue de plusieurs kilomètres. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elles étaient devenues inséparables et la fin de la cure sonna le glas d'un séjour qu'elles auraient souhaité éternel. Gisèle rentra à Liévin tandis que Florence et Sabine rejoignaient Paris.

Pour la jeune fille, ce séjour avait été un révélateur. Des filles de son âge pouvaient l'apprécier pour ce qu'elle était, sans se préoccuper de son allure masculine, ses traits épais et son rire peu discret. Elle avait également constaté que deux sœurs pouvaient être jumelles, sans pour autant se ressembler, ce qui était le cas pour Florence et Sabine. Ni leurs cheveux, ni leurs yeux n'étaient de la même couleur mais elles partageaient des traits communs et des attitudes similaires dans la façon de s'exprimer et de se comporter.

Les mois passèrent lentement pour Gisèle. Aînée de la fratrie, elle secondait sa mère pour l'essentiel des tâches quotidiennes qui débutaient inmanquablement par un réveil aux aurores pour préparer le petit-déjeuner de son père. S'en suivait leur rituel de tous les matins. Tandis qu'elle mangeait du bout des lèvres, il trempait son

pain dans le café, balayait les miettes d'un revers de sa grosse main calleuse, se roulait à même la table une cigarette de tabac brun, enfilait son pardessus et lui adressait un gentil sourire en guise d'au-revoir. Elle restait sur le seuil de la porte d'entrée, le regardant s'éloigner dans la nuit, vers les profondeurs des galeries d'exploitation minière. Puis il fallait s'occuper de ses cinq frères et sœurs et les conduire à l'école, tandis que sa mère rejoignait l'atelier de confection textile. Le soir, après les avoir aidé à faire leurs devoirs, elle secondait sa mère pour préparer le repas, coudre, raccommoder ou broder des commandes à domicile qu'elle acceptait pour arrondir les fins de mois. Elle se couchait souvent en même temps que ses parents, harassée, sombrant dans un sommeil de plomb que seules les cloches du réveil mécanique parvenaient à interrompre. Cet emploi du temps prolifique ne lui permit pas de passer son certificat d'étude. Gisèle n'en était pour autant pas stupide ni dénuée de savoirs faire.

Au printemps, sa bonne humeur prit le dessus et l'impatience grandit en elle peu à peu. Les courriers échangés entre les filles avaient entretenu leurs souvenirs et adouci le quotidien de Gisèle. Puis vint l'été. La date du séjour thermal approchait à grands pas. Elle allait revoir ses meilleures amies. Dans leur dernière lettre, elles lui confirmaient leur arrivée comme convenu. Elle apprit également dans ce courrier que leur père avait acheté la maison qu'ils louaient les années précédentes, pour disposer d'un pied à terre. Florence et Sabine étaient ravies. La famille Senelonge pourrait ainsi aller à loisir en bord de mer. Elles promettaient à Gisèle de l'inviter également, afin de se voir plus souvent. Gisèle lut et relut maintes fois ce courrier tant les promesses qu'il contenait la mettaient en joie.

Lorsqu'elle arriva à Berck, Gisèle défit à la hâte sa valise, rangea ses affaires et courut à perdre haleine jusqu'à la plage. De nombreux vacanciers s'y trouvaient déjà, allongés sur le sable, nageant ou se promenant le long de la grève. Les cris d'enfants se mêlaient aux cris des oiseaux de mer. Dans le ciel virevoltait un cerf-volant. Elle plissa les yeux pour se protéger du soleil et s'avança vers la zone où elles avaient l'habitude de se retrouver, l'année précédente. Lorsqu'elle vit revenir vers leur serviette les deux sœurs, le cœur de Gisèle s'emballa. Elle courut en les appelant. Les trois jeunes filles s'embrassèrent, chacune posant à l'autre un millier de questions, si bien qu'elles ne s'entendaient plus parler et finirent par éclater de rire. Elles se

baignèrent, ramassèrent des coquillages, se firent des confidences et se quittèrent à regrets. Gisèle dormit peu cette nuit-là tant les retrouvailles l'avaient électrisée.

Le lendemain, elle fût invitée à goûter chez les Senelonge. Elle s'assit sur le bord de la chaise, ne sachant comment se tenir et ne put s'empêcher de regarder avec curiosité la précieuse décoration de la pièce. Le père de famille, présent en bout de table, l'avait toisée à son arrivée avant de se désintéresser totalement d'elle. La mère des jumelles, vêtue d'une tenue sophistiquée, lui avait témoigné plus d'attention, s'intéressant à sa famille et à ses occupations à Liévin. Tout en lui répondant, Gisèle fixait le col de sa robe safranée. Un des boutons pendait, à la limite de se détacher. Spontanément, elle lui proposa de le consolider.

- Tu sais donc coudre ?
- Oui Madame, coudre, broder, cuisiner et tenir une maison. J'aide ma mère tous les jours et je m'occupe de mes frères et sœurs.

Madame Senelonge la fixa longuement avec insistance. Gisèle baissa les yeux, intimidée par son regard perçant, gênée de tant d'attention.

- Tu voudrais bien recoudre le bouton pour moi ?
- Bien sûr Madame, avec plaisir. Je vous rapporterai la robe demain matin si cela vous convient.

Gisèle rentra, fière de la confiance que cette dame de bonne famille lui témoignait. Elle raconta l'anecdote à sa mère tout en recousant le bouton, ce qui fut fait en un rien de temps. Examinant le vêtement, elle reprit quelques coutures qui s'étaient relâchées et, satisfaite de son ouvrage, plia soigneusement la robe.

Le lendemain, Madame Senelonge accueillit Gisèle avec un grand sourire. Son mari lui jeta un regard dédaigneux avant de replonger ses yeux dans le journal.

- Magnifique ! s'exclama t'elle en dépliant la robe. Je vais pouvoir la remettre demain. La voici à nouveau comme neuve.
- J'ai également repris quelques coutures, ici et là, qui menaçaient de se rompre.

Madame Senelonge examina le travail de Gisèle avec minutie et la félicita à nouveau. Elle tendit quelques pièces à la jeune fille embarrassée.

- Tiens, voilà pour toi. Est-ce que c'est suffisant ?

- Je ne peux pas accepter, Madame, je l'ai fait pour vous rendre service.

Face à son insistance, Gisèle fut bien obligée d'empocher l'argent et d'accepter son invitation à partager avec la famille le dessert du repas de midi.

Fière de toute cette reconnaissance, Gisèle rentra chez elle, la main crispée au fond de sa poche sur les pièces qui représentaient sa première rétribution pour un travail de couture. Sa mère écouta patiemment le récit enflammé que lui fit sa fille, s'extasia en voyant l'argent que lui remettait Gisèle et la félicita à son tour. Après un repas frugal et une vaisselle vite expédiée, elle retourna chez les jumelles. Le repas dominical touchait à sa fin et les odeurs qui emplissaient la pièce la firent saliver. Une assiette fût rajoutée et Gisèle s'assit à la même place que la veille. On lui servit une énorme part de gâteau, accompagnée d'une salade de fruits frais et d'un grand verre de lait. Elle fût la seule à terminer son assiette, sous le regard bienveillant de Madame Senelonge qui la félicita pour son bel appétit. Puis les trois adolescentes partirent à la plage et s'amusèrent tout l'après-midi. Lorsque Gisèle rentra en fin de journée, elle était aux anges. C'était le plus beau jour de sa vie.

Le lendemain, le temps maussade priva les filles des plaisirs de la plage. Madame Senelonge leur proposa d'aller faire quelques emplettes. Après l'achat d'un chapeau et de chaussures, elle se s'intéressa à des tissus afin de se faire confectionner une nouvelle robe. Elle hésitait entre plusieurs d'entre eux, lorsqu'elle croisa le regard désapprobateur de Gisèle.

- Ces tissus ne te plaisent pas ?
- Ce n'est pas ça Madame, mais ce sont des fins de rouleau. Ils sont anciens et leur couleur un peu passée. Il risque ne de pas y en avoir assez pour votre ouvrage. Tandis que celui-là est presque neuf, son éclat sans pareil et la couleur se marie bien avec celle de vos yeux. En ajoutant cette dentelle et ces ornements, vous pourriez vous faire faire une robe de toute beauté.

Madame Senelonge l'observa longuement avant de se tourner vers la vendeuse qui restait bouche bée et aurait probablement souhaité disparaître. Elle s'adressa à elle d'un ton cassant :

- Vous entendez ce qu'elle a dit ? Rangez donc ces tissus défraîchis et donnez-moi celui-là ainsi que cette dentelle et ces ornements. Il faut tout vous apprendre, c'est insensé !

Sur le chemin du retour, les quatre femmes devisèrent longuement. Madame Senelonge proposa à Gisèle qu'elle réalise la robe et lui offrit de la payer à un tarif excessif. Lorsque la jeune fille le lui fit remarquer, Madame Senelonge éclata de rire et l'affaire fût ainsi conclue. Gisèle passa chacune des dernières matinées du séjour à prendre des mesures, à confectionner un patron et à préparer les pièces de la robe qu'elle coudrait ensuite à son retour à Liévin. Elle continua, les après-midi, à partager avec les jumelles des moments heureux, d'une sincère complicité, qui renforcèrent l'amitié des trois jeunes filles. La fin du séjour fût un déchirement et les larmes coulèrent abondamment.

Quelques semaines plus tard, Madame Senelonge vint chercher sa robe, accompagnée de ses enfants. Gisèle soufflait le froid et le chaud, inquiète de découvrir si son ouvrage allait convenir et heureuse de revoir les jumelles. Elle fut félicitée pour son travail et reçut la somme promise. Tandis que les adultes conversaient, les adolescentes sortirent s'acheter des bonbons. Après le départ des trois invitées pour Paris, Gisèle sentit que ses parents étaient tendus. Elle surprit leur conversation lorsque la maisonnée fût couchée.

- C'est une proposition plus qu'honnête, disait sa mère. Elle sera à l'abri du besoin dans cette famille bourgeoise. On ne pouvait pas espérer mieux pour elle.
- Oui mais toi, qui va t'aider à tenir la maison si elle s'en va ?
- D'ici à ses quinze ans, Marie et Jeanne auront bien grandi et pourront m'aider à leur tour. Et avec l'argent que la famille nous enverra, on s'en sortira mieux.

Les arguments eurent raison de son père qui conclut la conversation en donnant son accord pour que Gisèle devienne domestique chez les Senelonge. Gisèle sentit son cœur battre à tout rompre et une joie immense l'envahir. Elle allait vivre à Paris, chez les jumelles. Rien ne pourrait lui faire plus plaisir.

Après ses quinze ans, lorsqu'elle arriva chez les Senelonge, Gisèle s'installa dans une chambre sous les combles. C'était la première fois qu'elle disposait d'une chambre pour elle toute seule. Léonie, la gouvernante, une femme âgée mais pleine de vivacité,

occupait la seconde chambre de l'étage mansardé. Ce fut elle qui lui fit part des habitudes des Senelonge et de ce qu'on attendait d'elle. Malgré cela, au début, rien n'allait comme il faut et Madame Senelonge la houspillait à la moindre occasion, son époux ne lui accordant aucune attention. Lorsqu'elle en fit part à Léonie, celle-ci lui répondit sur le ton de la confiance :

- C'est pas plus mal, crois moi. La précédente était au goût de Monsieur et a fini avec une brioche dans le four. Jetée dehors comme une malpropre !

Gisèle ne comprenait en quoi cela justifiait de se faire renvoyer. A moins d'avoir laissé brûler la brioche ? Devant son air interrogatif, Léonie insista :

- Il lui a mis un moussaillon dans la cale, un polichinelle dans le tiroir, lui a refilé une maladie de neuf mois. Non, toujours pas ? Il l'a mise encloque ! Et Madame l'a jetée dehors aussi sec qu'elle l'a su. Elle faisait pas l'affaire, qu'elle a répété à toute ses amies. A elle non, mais à Monsieur oui, elle faisait bien l'affaire.

La bouche de Gisèle s'arrondit, formant un Oh muet, lorsqu'elle comprit l'allusion. Face à son air médusé, Léonie hochait la tête, fit un signe de croix et retourna à son ouvrage.

Gisèle travaillait dur, sans jamais se plaindre, les moments passés avec les jumelles compensant les heures d'un labeur auquel elle était accoutumée. Son jour préféré demeurait le dimanche, quand elle accompagnait les Senelonge à la messe, tout en restant au fond de l'église avec les autres domestiques. L'après-midi, les trois amies déambulaient dans les parcs de la capitale, flânaient, mangeaient des friandises et rentraient pour cinq heures, Gisèle devant préparer le repas du soir et accomplir les tâches ménagères que Madame Senelonge ne manquait pas de lui trouver.

Pour leur dix-huit ans, les jumelles reçurent l'autorisation de disposer à leur guise de la maison du bord de mer. Elles pouvaient y aller quand elles en avaient envie et emmener Gisèle avec elles. Mais pour la domestique, ces séjours qu'elle imaginait idylliques, ne firent que reproduire son quotidien. L'immense joie d'être toutes les trois ensemble fut quelque peu érodée par les tâches domestiques que Gisèle assumait seule. Les jumelles vivaient comme des princesses et n'aidaient en rien la domestique.

Entre les jeunes femmes, les relations se dégradèrent par petites touches, comme autant de petits accros qui, observés un à un, demeurent insignifiants mais au final rendent le tissu de la vie fragile et prêt à se déchirer.

La charge de travail de Gisèle s'accroît et les moments de loisirs furent réduits à peau de chagrin. Il en fut de même pour les sorties du dimanche après-midi. Petit à petit, les jumelles s'adressèrent à elle de façon moins amicale, plus détachée, parfois dédaigneusement.

Ce fut Madame Senelonge qui lui fit clairement comprendre que les moments d'insouciance touchaient à leur fin, lors d'un repas dominical, en rappelant à Gisèle sa place de domestique et non de troisième de leur fille. À compter de ce jour, les jumelles furent de moins en moins complices avec elle et en quelques mois la traitèrent davantage comme leur domestique plutôt que l'amie qu'elle avait été. Gisèle en éprouva de l'amertume et ses sanglots nocturnes mirent longtemps à s'apaiser.

Le coup de grâce fut donné à Gisèle l'été suivant. Léonie étant devenue trop âgée pour tenir seule la maison, Gisèle demeura avec elle lorsque les jumelles partirent en bord de mer. Néanmoins, elle fut obligée d'aller la veille à la maison de Berck pour l'aérer, garnir le garde-manger, préparer les couchages et tout mettre en ordre pour que le séjour des jumelles soit le plus confortable possible, avant de repartir à Paris le cœur gros.

Lorsque les jumelles rentrèrent de leur séjour, Gisèle fut obligée d'écouter et de s'enthousiasmer des anecdotes qu'elles partagèrent avec leurs parents. Elle pleura beaucoup cette nuit-là. Quelques semaines plus tard, lorsqu'elle accompagna toute la famille à Berck, elle put enfin profiter un tout petit peu du bord de mer. Mais elle fut obligée de rester à sa place de domestique, tandis que les jumelles fréquentaient le gratin des jeunes gens fortunés. Elle se contentait de grappiller quelques instants pour se promener seule le long de la plage. Le temps de l'insouciance était fini pour Gisèle tandis qu'il se poursuivait pour les jumelles.

Pendant deux ans, Gisèle put profiter du bord de mer de façon épisodique. La veille des séjours des jumelles, elle se rendait à Berck où elle disposait de la maison de vacances pour elle toute seule, aérant, frottant, époussetant la belle endormie pour les beaux jours d'été. Elle se laissait à penser qu'elle en était la propriétaire et que rien ni personne ne pourrait lui ôter ce plaisir éphémère. Puis pendant le séjour familial, quand

elle avait de brefs moments d'évasion le long de la plage, elle se remémorait les meilleurs moments de sa vie d'adolescente.

L'hiver suivant fut morose. L'amitié des trois jeunes femmes était désormais à sens unique même si Gisèle se refusait à l'admettre. Son admiration pour les jumelles l'aveuglait. Elle leur trouvait des excuses pour justifier leurs railleries à son égard. Jusqu'au jour où elle prit connaissance d'un pli notarial trainant sur la desserte près de la porte d'entrée. Elle déplia la missive. Après tout, se dit-elle, je fais partie de la famille. Elle lut et relut le courrier qui annonçait aux Senelonge qu'un accord de principe avait été trouvé pour la vente de la maison de Berck. L'affaire pourrait être conclue en septembre comme convenu. Gisèle allait être définitivement privée de ses petits moments de joie et ne pourrait plus jamais profiter du bord de mer.

Début juillet, elle fut obligée d'aller à Berck, comme d'habitude, la veille du séjour des jumelles pour préparer leur arrivée. C'est en ouvrant la porte du réduit contenant la chaudière qu'elle sentit une forte odeur de gaz. Tendait l'oreille, elle entendit un chuintement lui permettant de confirmer une fuite. Heureusement qu'elle connaissait les lieux par cœur et n'avait pas eu besoin de craquer une allumette pour allumer la bougie déposée près de la porte d'entrée. Sinon l'explosion aurait soufflé la bâtisse et c'en aurait été finit d'elle ! Elle ressortit, verrouilla la porte et se dirigea vers la maison d'Emile, un homme à tout faire qui habitait le quartier et avait plusieurs fois effectué des réparations pour les Senelonge. Dans sa tête, elle ressassait en boucle l'injustice qui lui était faite. Elle passa devant la maison d'Emile, ralentit, s'arrêta, regardant la façade sans la voir. Il n'y a personne, se dit-elle en reprenant sa route. Par automatisme, ses pas la menèrent jusqu'à la gare. Le train de 15h n'allait pas tarder. Dans un état second, elle rejoignit le quai. Sa vie partait en lambeaux et tout s'écroulait autour d'elle.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. Une affiche illustrée de style Art déco, vantant les plaisirs de vacances en bord de mer, l'avait tétanisée.

Elle hésita, tiraillée entre colère et discernement. Monter dans ce train en laissant derrière elle une bombe à retardement que déclencherait probablement les jumelles à leur arrivée demain ou rebrousser chemin jusque chez Emile pour qu'il répare la fuite de gaz ?

Le long cou de sifflet du chef de gare la ramena brusquement à la réalité. Les secondes s'étirèrent jusqu'à sembler s'éterniser. Lentement, dans un long crissement métallique, le train s'ébranla. Il prit peu à peu de la vitesse et quitta le quai de la gare de Berck.